

Jean-François Lyotard

Domus et la mégapole

La représentation d'une façade. Assez étendue, pas nécessairement élevée. Beaucoup de fenêtres, de portes, pourtant aveugle. Comme elle ne regarde pas le visiteur, elle n'attend pas son regard. Vers quoi est-elle tournée ? Peu d'activité. Mettons qu'il fait assez chaud dehors. La cour est circonscrite de murs, de bâtisses. Un grand arbre quelconque, saule, marronnier, tilleul, une touffe de pins. Colombages, hirondelles. L'enfant lève les yeux. Mettons qu'il est 7 heures du soir. Sur la table de la cuisine viennent à demeure le lait, le panier d'œufs, le lapin écorché. Puis chacun des *fruges* va à destination, crèmerie, souillarde très fraîche, marmite, étagère. Les hommes rentrent. Verres de vin frais. On fait une croix au ventre du gros pain. On soupe. Qui se lève pour servir ? Temps commun, sens commun, lieu commun. Celui de la *domus*, celui de sa représentation, le mien ici.

Il y a des variantes au lieu commun, chaumière, manoir. L'ostentation des façades. Les communs se déplacent à l'écart de la résidence des maîtres. Au lieu des pâtures et des labours, les parcs, les jardins d'agrément s'offrent à la façade. Jouissance et travail se partagent l'espace-temps et les corps. C'est une question sérieuse, d'historien, de sociologue, ce partage. Mais au fond, étendu ou non, divisé ou non dans l'exploitation, le fonds reste domestique. Il est la mouvance du domaine, une monade. Un mode de l'espace, du temps et du corps sous régime (de) nature. Un état de l'esprit, de la perception, de la mémoire borné à ses confins, mais où l'univers se représente. C'est le secret des façades. De même pour l'agir. Les *fruges* sont obtenus par nature et de nature. Ils se produisent, se détruisent, se reproduisent avec obstination et selon l'ordre des choses. Selon l'égard de la nature pour elle-même, qui s'appelle frugalité. *Alla domenica*, *domus* rend grâce de ce qui a eu lieu et moment et fait supplique pour ce qui aura lieu et moment. Le régime temporel de la *domus* est le rythme ou la rime.

Le langage domestique obéit au rythme. On raconte : les générations, les environs, les saisons, la sagesse et la folie. Le récit fait rimer début et fin, cicatrise les interruptions. Chacun dans la maison y trouve sa place et son nom, et les épisodes annexes. Sa naissance et sa mort aussi s'inscrivent,

s'inscriront dans le cercle des choses et des âmes avec elles-mêmes. On est tributaire du dieu, la nature. On ne fait que servir le vouloir, inconnu et bien connu, de la *physis*, que se mettre au service de sa poussée, du *phuein* qui pousse les matières vives à croître, décroître et recroître. Ce service s'appelle labeur. (Avec la louche envie, parfois, de bénéficier aussi, que le domaine bénéficie, de la croissance ? On se demande. La sagesse rythmée se garde contre la *pléonexia*, le délire d'une croissance sans retour, d'un récit sans respiration).

Ancilla, la servante. De *ambi* et *colere*, *ambi-cilla*, celle qui tourne tout autour, vieux sens de *colere*, cultiver, entourer de soins. La culture est à double sens : culte des dieux, mais les dieux aussi *colunt domum*, cultivent la demeure, ils l'entourent de leurs soins, la cultivent de leur circonspection. La servante protège la maîtresse, car servir est garder. Quand elle se lève pour servir à la table, c'est le dieu-nature qui cultive la maison, s'y complait, s'y circonstancie. L'espace domestique s'enlace et s'entrelace des circonvolutions, des allers et venues de la conservation. Le service se donne et se rend sans contrat aucun. Devoir et droit naturels. J'ai peine à croire que cette vie organique ait été la « forme primitive de l'échange », comme disait Mauss.

C'est une communauté à l'ouvrage. Elle ne cesse d'œuvrer. Elle-même œuvre de ses œuvres. Celles-ci opèrent et se distribuent de soi, de coutume. L'enfant est l'une d'elles, la première, le premier fruit, *the offspring*. Il portera fruit. Dans le rythme domestique, il est le moment, le suspens de la reprise, le germe. Il est ce qui aura été. Il est la surprise, le récit qui se relève. Non-parlant, *infans*, il babillera, parlera, racontera, aura raconté, sera raconté, aura été raconté. L'œuvre commune est la *domus* elle-même, c'est-à-dire la communauté. Elle est l'œuvre d'une domestication répétée. La coutume domestique le temps, celui aussi des incidents et des accidents, et l'espace, même des parages incertains. La mémoire ne s'inscrit pas seulement dans les récits, mais en gestes, dans les manières de corps. Et les récits sont comme des gestes, rapportés à des gestes, à des lieux-dits, à des noms propres. Les histoires se parlent toutes seules. Elles sont le langage en train d'honorer la maison, et la maison de servir le langage. Les corps font une pause, et la parole les relaie dans les salles, les champs, au milieu des bois. Très riches Heures, même des pauvres. Le passé se réitère en œuvre. Il se fixe, c'est-à-dire se retient et s'oublie, en légendes. La *domus* est l'espace-temps de cette réitération.

Il n'est pas essentiel à la monade domestique d'exclure. Le pauvre hère, le voyageur solitaire a sa place à table. Qu'il montre ses sentiments, son talent, qu'il raconte son histoire. On se lève pour lui aussi. Court silence, un ange passe. Prudence. Si c'était un messenger ? Puis on verra à le mettre en mémoire, à le domestiquer.

Tableau bucolique. *Boukolein* ne dit pas seulement qu'on garde le troupeau. Mais des humains, aussi, c'est l'égard, le service. Cependant la *domus*

n'a l'air bucolique que du dehors, de loin, de la ville. La ville met des siècles, des millénaires à terminer la *domus* et sa communauté. La ville politique, impériale ou républicaine, la ville ensuite centre des affaires économiques, aujourd'hui la mégapole répandue sur les ci-devant campagnes. Elle met les *res domesticae* au réduit, à l'étouffée, au tourisme, en vacance. Elle ne connaît que le domicile. Elle domicilie les chefs de famille, les *domini*, elle les plie à la citoyenneté égalitariste, au salariat et à une autre mémoire, l'archive publique écrite, mécanographique, électronique. Elle analyse les domaines et disperse leur ordre. Elle brise le dieu-la nature, ses retours, son temps d'offrande et de bénéfice. Un autre réglage de l'espace-temps s'étant fait place, c'est à partir de lui que le régime bucolique s'aperçoit comme une mélancolique survivance. Tropiques tristes vues du Nord.

Une saveur des sons. Venu du proche lointain, fond des étables, caquètements, silence creusé autour de l'appel des hulottes quand Vénus brille au couchant, crépitement de la brassée de branches d'aulne jetée au foyer, sabots sur les seuils, conversation sur la colline en face, guêpes autour du melon, encouragements criés aux bœufs de l'automne, martinets ivres de se poursuivre dans le crépuscule des toits. Les sons se timbrent selon l'aigredoux, le fumé, la fadeur du fayot bouilli, la bouse âcre, le ferment des pailles chaudes. Les timbres se mangent. Les sens mineurs étaient à l'honneur, dans la *domus* physique.

Ce que j'en dis, de la communauté domestique, ne s'entend que d'où je parle, du monde humain devenu mégapole. D'après la mort de Virgile. D'après la fin des maisons. Au terme des *Buddenbrock*. Maintenant qu'il faut gagner du temps et de l'espace, gagner sur et contre eux, gagner sa vie. Alors que le réglage des choses, des humains et des puissances se fait exclusivement entre humains, sans nature à servir, selon le principe d'un échange généralisé à fin de *plus...* Dans l'affairement « pragmatique », qui disperse les antiques monades domestiques et remet le soin de mémoriser à l'archivage anonyme. Mémoire de personne, sans coutume, ni récit, ni rythme. Mémoire régie par le principe de raison, qui fait fi de la tradition, où chacun cherche et trouvera autant qu'il peut l'information qu'il lui faut pour faire sa vie, laquelle ne rime à rien. Naissance des individualités dans la dispersion, disait Marx, des singularités dans la liberté selon Nancy. Les façades domaniales encore debout, parce qu'on les conserve, attestent le vieil *éthos* absent. Lézardées qu'elles sont par les radiations de la télécommunication. Entreprises qu'elles sont par les interfaces.

On connaît tout cela par cœur, à l'écœurement, aujourd'hui. Cette lente retraite de la vie domestique, néolithique, on connaît ce qu'il faut bien nommer, d'ici, la révolution du régime spatio-temporel de l'être-ensemble. Pas trop difficile, sans doute, de montrer que le *Gestell* selon Heidegger ne se pense, en retour, que de la conservation d'une idée du service, qui est domestique. Laquelle n'induit pas seulement, en large part, le motif de sa *Dichtung* filtré dans Hölderlin, mais du *Dienst* détriplé (en service de pensée, de guerre et de travail, comme chez Dumézil) que déploie le *Discours*

de rectorat. Nous connaissons donc combien notre mélancolie pour la *domus* est relative à sa perte. Même la tragédie grecque, cette énigme, nous savons qu'il faut la déchiffrer au moyen de la grille de la dé-domination, dé-domestication. La loi nouvelle, celle de la *polis* et de son droit, *Thémis*, passe outre à l' ancestrale régulation domestique du *génos*. Mais on n'est pas quitte avec la tragédie à ce compte historico-sociologique. Notre distance, notre violence anti-domestique, donne à discerner dans le tableau des maisons une autre scène.

Sur cette scène, la servante au grand cœur est impure. Le service est suspect, ironique. L'œuvre commune est hantée par le désastre. Le respect est feint, l'hospitalité despotique, le sens commun obsédé par le bannissement de l'insensé, son enfouissement au-dedans. Quelque chose reste indompté dans la domination, qui peut interrompre les cycles. La monade domestique est déchirée, bourrée d'histoires, de scènes, hantée de secrets. Des violences l'écartèlent à rompre, des injustices inexplicables, des affections refusées, des mensonges, des séductions acceptées, insupportables, des larcins, des concupiscences. Freud nous fait relire, à travers Sophocle et Shakespeare, la tragédie des maisons grecques dans cette pénombre de fureur. La généreuse finalité du dieu-nature, que les philosophes ont toilettée avec amour, la réconciliation, l'être-ensemble comme un tout, chacun à sa place, dont la *domus* est la sage figure, la naissance attendue et la belle mort, tout cela est craquelé par le mal. Un mal qui n'est même pas fait. Un mal d'avant le mal, une douleur plus ancienne et plus jeune que les souffrances éprouvées. Une douleur toujours fraîche. Au fin fond de la *domus*, rumeur de l'anti-nature, menace de la *stasis*, de la *seditio*. Père, mère, enfant, servante au grand cœur, nièce, vieux domestique, pâtre et laboureur, jardinier, cuisinière, toutes les figures sages, le coin du parc sous le figuier, le petit couloir aux confidences, le grenier et ses coffres, — tout est sujet à crime obscène. Quelque chose dans la *domus* ne voulait pas la bucolique.

Quelque chose ne veut pas cette inscription, récurrente, et ce n'est pas *moi*. De sa place dans l'hégémonie domestique, au contraire, le moi veut sa part de mémoire, se faire et se refaire sa place dans l'espace-temps et le récit. Le fils devenir le *dominus*, à son tour. La fille, la *domina*. Et le domestique, bien sûr, le maître, ici ou ailleurs. Tant que c'est cela, c'est-à-dire les affaires et les affairéments du moi, les ambivalences, les hésitations et les contradictions, les petites ruses et stratégies, la nature domestique reste intouchée. Elle poursuit ses fins à travers l'intrigue, elle peut réparer, elle réparera. Elle inscrira cela dans sa mémoire, un épisode dans la circonspection, dans la conservation. Mais le reste ? Ce qui ne se résout pas en sacrifice, en offrande, en accueil ? Le prodigue, le dissipé, la furie ? Cela n'est pas membre dans l'organisme domestique, cela est banni dans ses entrailles.

Plus encore que la cité, la république ou même la flasque et permissive association d'intérêts et d'opinions dite société contemporaine, — il est

étrange que, plus donc qu'aucun de ces états d'assemblage du divers, la *domus* donne occasion de paraître à l'indomptable. Comme si le dieu-la nature qui la cultive se doublait d'un anti-dieu, d'une anti-nature, acharné à faire mentir la bucolique. La violence dont je parle excède la guerre ordinaire et la crise économique et sociale. A l'inverse, et malgré leur généralité, ou à cause d'elle, la crise et la guerre ne prennent le tour de l'acharnement que si leur sont insufflées la respiration et l'asphyxie domestiques. Les maisons sont-elles déjà ruinées depuis longtemps, il suffit d'activer la mémoire d'un domaine et d'une fable perdus (un espace vital commun, le mythe d'une origine pure commune) pour que la communauté politique, économique parade et se parodie en *gens*, en *domus* bafouée. Alors le conflit, la crise se muent en *stasis*, en *sedition*, comme s'ils affectaient un *habitus* domestique qu'on croyait désuet. L'indominé, l'indomptable, autrefois recélé dans la *domus*, se déchaîne chez l'*homo politicus* et *economicus* mais sous l'antique égide du service, du *Dienst*. Il faut, dirait-on, que la matière participable se densifie à l'échelle étroite de la domesticité pour que l'anti-matière délivre sa haine de tout corps. L'*homo re-domesticus* au pouvoir tue dans les rues au cri de : Vous n'êtes pas de ma maison. Il prend l'hôte en otage. Il persécute tout ce qui migre. Il le met au secret dans ses caves, le réduit en cendres au fond de ses basses plaines. Ce n'est pas la guerre, il dévaste. L'*hybris* crève le *modus* domestique. Et le remodelage domestique aura servi à déchaîner l'*hybris*.

La ruine de la *domus* rend possible cette furie, qu'elle contenait, et qui s'exerce en son nom. Mais hormis ce cas, le cas du mal, j'ai peine à penser qu'en général l'affranchissement des singularités hors de l'espace-temps domestique favorise, à soi seul, la liberté de la pensée. Il se peut que la pensée n'ait pour lot que de témoigner du reste, de l'indomptable, de ce qui lui est incommensurable. Mais qui dit témoignage dit trace, et qui dit trace dit inscription, *Retention*, demeure. Or toute mémoire fait œuvre. De sorte qu'au moment même où la pensée témoigne que la *domus* est devenue impossible, et que la façade est en effet aveugle, elle en appelle à la maison, à l'œuvre, en laquelle elle inscrit ce témoignage. Et qu'il y ait beaucoup de maisons dans la mégapole aujourd'hui, cela ne fait pas qu'il n'y a plus d'œuvre, ni à œuvrer. Cela fait que les œuvres sont vouées au désœuvrement, privées de façade, effacées par leur entassement. Bibliothèques, musées : leur richesse est la misère même des grands ensembles d'H.L.M. La *domus* demeure, elle demeure comme impossible. Mon lieu commun. Mais *impossible* n'est pas seulement le contraire de *possible*, il en est un cas, le cas *zéro*.

Nous nous éveillons et nous ne sommes pas heureux. Pas question de refaire une vraie jeune maison. Mais pas question non plus d'étouffer la vieille enfance qui nous marmonne l'éveil. La pensée s'éveille au milieu, du milieu de mots très vieux, chargés de mille domesticités. Nos serviteurs, nos maîtres. Penser, qui est écrire, signifie éveiller en eux une enfance que ces vieillards n'ont pas encore eue. Cela ne va pas sans irrespect, assurément, mais pas sans respect non plus. On s'avance, indomptable, mais avec

égard. Bien forcé. On s'avance, mais le passé dans les mots attend là-bas devant. Il nous moque. Et cela ne veut pas dire qu'on avance à reculons, comme l'ange de Benjamin. En tout cas, c'est seulement au dernier des hommes, au nihiliste, que le désastre de la *domus* et la montée aux astres de la mégapole peuvent procurer une joie (mauvaise). Pas seulement à l'ingénieur qui se jette au-devant de ce qui advient pour le contrôler, mais à son cousin, le philosophe de bonne volonté, qui fait vertu du désœuvrement. On ne peut pas penser et écrire sans qu'une façade de maison au moins se dresse, fantôme, pour accueillir et faire œuvre de nos pérégrinations. Perdue en arrière de nos pensées, la *domus* est aussi mirage au-devant, la demeure impossible. Fils prodiges, nous engendrons sa frugalité patriarcale.

Ainsi le temps perdu se recherche en avant. Le commencement, l'éveil, ne se donne qu'à la fin comme son inscription, par l'écriture de la recherche, en œuvre. Toujours à relire, à refaire. Et la demeure de l'œuvre n'est bâtie que de ce passage de l'éveil à l'inscription de l'éveil. Et ce passage lui-même ne cesse de passer. Et il n'y a pas un toit, où, à la fin, l'éveil sera fini, où l'on sera éveillé, et l'inscription aura fini d'inscrire. Il n'y a pas de *domus* comme rime du temps, c'est vrai. Mais la nostalgie de la *domus* perdue est ce qui éveille, et notre domaine aujourd'hui est l'inscription de cet éveil. Donc seulement transit, transfert, translation et différence. Ce n'est pas la maison qui passe, comme un *mobile home* ou la maison du berger, c'est à passer que nous demeurons.

La seule pensée, mais abjecte, objective, réjective, capable de penser la fin de la *domus*, c'est peut-être celle que suggère la techno-science. La monade domestique était encore presque « nue », comme disait Leibniz, trop petit moyen de mémoriser et de pratiquer, d'inscrire. Elle se décompose à mesure que se forme la grande monade, plus complexe, que Heidegger, à partir d'une tout autre pensée, d'une pensée qui se décide tout autre, nomme le *Gestell*. Beaucoup plus complète, beaucoup plus capable de programmer, de neutraliser l'événement et de le stocker, de médiatiser ce qui arrive, de conserver ce qui est arrivé. Y compris, bien sûr, et d'abord, l'indomptable, le reste domestique incontrôlée. Fin de la tragédie, flexibilité, permissivité. Le contrôle n'est plus territorialité ni historicisé. Il est computerisé. Il y a un processus de complexification, disent-ils, que personne, aucun moi, pas non plus celui de l'humanité, ne meut, ni ne souhaite. Zone cosmique, autrefois dite la terre, maintenant minuscule planète d'un petit système stellaire dans une galaxie assez modeste — mais zone où agit la nég-entropie. La *domus* était trop simple, elle laissait trop de reste qu'elle ne parvenait pas à dompter. La grande monade techno-scientifique n'a pas besoin de nos corps terrestres, des passions, des écritures, naguère recelés dans la *domus*. Elle a besoin de « nos » merveilleux cerveaux. Quand elle évacuera le système solaire moribond, la grande monade, qui est cosmiquement compétitive, n'emportera pas avec elle l'indomptable. Avant d'imploser, comme les autres corps célestes, avec son soleil, la petite terre aura légué à la grande monade mégapolitaine spatiale la mémoire un

moment confiée à la plus intelligente des espèces terriennes. Mais la seule mémoire utile à la navigation de la monade dans le cosmos. Disent-ils.

La métaphysique est réalisée dans la physique, sens large, agie dans la techno-science d'aujourd'hui. Elle nous demande certes un autre deuil que celui qu'exige la philosophie du désastre et du désœuvrement. Le parti pris n'est pas celui de l'indomptable, mais de sa négligence. De faire la physique (quasi leibnizienne) de l'inconscient, on pourrait dire. Pas besoin d'écrire, d'enfance, de douleur. Penser consiste à contribuer à l'amélioration de la grande monade. C'est cela qui nous est demandé obsessionnellement. Il faut penser de façon communicable. Faire culture. Non pas penser selon l'accueil de ce qui advient, singulièrement. Pour le pré-venir, plutôt. *To success is to process*. Améliorer les performances. C'est une domestication, si l'on veut, mais sans *domus*. Une physique sans dieu-nature. Une économie où tout est pris, rien reçu. Et donc forcément, un analphabétisme. Le respect et l'irrespect de la lecture sévère et sereine à l'endroit du texte, de l'écriture à l'égard de la langue, cette énorme maison toujours inexplorée, l'aller et la venue indispensables dans le dédale de ses pièces habitées, toujours désertes, — la grande monade n'en a cure. Elle ne fait qu'aller, bâtir. Promotion. C'est ce qu'elle exige des humains. Sous le nom d'« agir communicationnel », de « conversation » et de relégation de la philosophie, de performativité, nous sommes priés de penser utile. Utile à la composition de la mégapole. Je m'étonne qu'aujourd'hui encore, cette exigence consensualiste puisse s'entendre comme si elle émanait de l'idée des Lumières. Alors qu'elle résulte de la complexification des ensembles matériels, disent les ingénieurs.

Il y avait encore de la *domus* dans la métropole, *polis-mèter*, ville mère, *mater* et patrimoine. La mégapole ne se réfère qu'à une grandeur qui excède l'échelle domestique. La filiation, le souci du passé ne sont pas son fort. Elle n'est pas citée, mais *urbs*. Et *urbs* devenue *orbs* à elle toute seule. On espérait un *cosmopolitès*, il n'y a pas besoin de *mégapolitès*. Il faut des ingénieurs. Il faut combiner tous les mondes possibles que permet l'énorme mémoire mégapolitaine. Ses circuits électroniques sont dépositaires d'une puissance dont les humains n'ont pas besoin ni idée : énergie stockée, et capacité des possibles. Avec l'antique idée de *dunamis*, le monde était schématisé comme une nature, et la nature comme une *domus*. Les événements domestiqués dans une finalité unique, sensible. La mégapole, elle, conçoit des scénarios d'exil cosmique en rassemblant des particules.

Baudelaire, Benjamin, Adorno. Comment habiter la mégapole ? En témoignant de l'œuvre impossible, en alléguant la *domus* perdue. Seule la qualité de la souffrance vaut témoignage. Y compris, bien sûr, la souffrance due à la langue. On n'habite la mégapole qu'autant qu'on la désigne inhabitable. Sinon, on y est seulement domicilié. Dans la clôture du temps escompté (la sécurité), attendre la catastrophe de l'instant, écrit Benjamin. Dans la transformation inévitable des œuvres en marchandises culturelles, maintenir le témoignage déchirant que l'œuvre est impossible, écrit

Adorno. Habiter l'inhabitable, c'est la condition du ghetto. Le ghetto est l'impossibilité de la *domus*. La pensée n'est pas *dans* le ghetto. Chaque œuvre à laquelle la pensée prodigue se résout *secrète* le mur de son ghetto, sert à neutraliser la pensée. Elle ne peut que laisser sa trace sur la brique. Faire des *graffiti* dans les media, ultime prodigalité, dernier hommage à la frugalité perdue.

Ce que la domesticité règle, la sauvagerie, elle l'exigeait. Il lui fallait son hors-scène à l'intérieur de soi. Les histoires qu'elle raconte ne parlent que de cela, de la *seditio* qui couve en son sein. La solitude est *seditio*. L'amour est *seditio*. Tout amour est criminel. Il n'a aucun soin du réglage des services, des places, des moments. Et la solitude de l'adolescent dans la *domus*, elle est séditieuse parce qu'elle tient dans le suspens de sa mélancolie tout l'ordre de la nature et de la culture. Dans le secret de sa chambre, il inscrit sur rien, sur l'intimité de son journal, l'idée d'une autre maison, de la vanité de toute maison. Comme le Wilson d'Orwell, il inscrit le drame de son incapacité devant la loi. Comme Kafka. Et les amants n'ont même rien à raconter. Ils sont voués à la *deixis* : ceci, maintenant, hier, toi. Voués à la présence, dénués de représentation. Mais la *domus* faisait légende et représentation de ces silences et de ces inscriptions. — Au contraire la mégapole les exhibe, les commente, les explique et les rend communicables. Elle appelle la mélancolie autisme et l'amour sexe. Comme les *fruges* se dénomment chez elle produits agro-alimentaires. Les secrets doivent être mis en circuits, les écritures en programmes, les tragédies transcrites en informations. Protocoles de transparence, scénarios d'opérationnalité. Après tout, votre *domus*, j'en suis preneur, c'est vendable, votre nostalgie, votre amour, laissez-moi faire. Ça peut servir. On capitalise le secret vite et bien. — Mais que le secret ne soit secret de rien, soit inculte, insensé, dans la *domus* déjà, la mégapole n'en a pas idée. Ou plutôt, elle n'en a que l'idée. Alors que le secret parce qu'il consiste dans le seul timbre d'une matière sensible, sentimentale, n'est accessible qu'à la stupeur.

Je voulais dire seulement ceci, semble-t-il. Non pas que la *domus* est la figure de communauté qui peut faire alternative à la mégapole. C'en est fini de la domesticité, et sans doute n'a-t-elle jamais existé, sinon comme songe de l'ancien enfant qui s'éveille et qui la détruit en s'éveillant. De l'enfant dont l'éveil la déplace à l'horizon futur de ses pensées et de son écriture, dans une venue qui devra toujours être retardée. C'est ainsi, même pas comme une surface d'inscription qui serait là, bel et bien, mais comme un corps astral inconnu qui exerce de loin son attraction sur l'écriture et la pensée, plutôt donc comme un confin qui requiert que comme une condition requise, — c'est ainsi que le mode domestique ne cesse de s'exercer sur notre passibilité à l'écriture jusque dans le désastre des maisons. La pensée aujourd'hui n'en appelle pas, ne peut pas en appeler, à la mémoire qu'est la tradition, à la *phusis* bucolique, au temps qui rime, à la beauté juste. A recourir à ces fantômes, elle est assurée de se méprendre, je veux dire : elle fera fortune dans le rétro que distribue la mégapole aussi bien (ça peut servir). La pensée ne peut pas vouloir sa maison. Mais la maison la hante.

La maison ne hante pas la pensée d'aujourd'hui comme elle poignait l'indomptable hier, l'astreignant au tragique. L'indomptable était tragique parce qu'il était logé dans le giron de la *domus*. Le schème domestique résistait à la violence d'un timbre pourtant irrésistible. Le *cursus* tragique met en scène cette incommensurabilité, entre la belle ordonnance d'un espace-temps rimé et l'égarément que procure la rencontre sublime d'une matière impréparée, l'accent d'une voix, la nuance d'un iris, d'un pétale, la fragrance d'une odeur. Un interdit dans le toujours déjà dit, la stupeur. Une passion stupide lève dans la pâte domestique. Comme si le dieu laissait tomber la part qu'il prenait à la boulange commune. Laisse-t-elle toucher à cru la matière du temps et de l'espace. Toutefois cet abandon, cette faillite, la *domus* peut encore les relever, elle les représente en tragédie. Indomptable dominé, sublime tenu aux règles du beau, hors-la-loi redestiné. — Voilà pourquoi la mégapole ne permet pas qu'on écrive, qu'on inscrive, qu'on « vive » non seulement des bucoliques, mais même des tragédies. Ayant dispersé les schèmes domestiques. Donc l'indomptable n'y est pas représentable. Le timbre est assigné par elle au ghetto. Et ce n'est pas le « bon vieux » ghetto que tolérait la *domus*, ghetto lui-même un peu domestique et domestiqué. C'est le ghetto de Varsovie, administrativement voué à la *Ver-nichtung*, l'« arrière » du front mégapolitain. Il faut l'exterminer parce qu'il constitue une vaine opacité dans le programme de la mobilisation totale pour la transparence.

Là où l'indomptable trouve à s'acharner, c'est la chair domestique. Ou il la dévaste, ou elle le réduit, l'apprivoise, l'élimine. Ils vont ensemble, dans leur insoluble différend. Avec le nazisme, la grande monade en formation a mimé la *domus*. D'où l'acharnement exceptionnel, qui procédait à la reconstitution (artificielle) de la chair. Est-ce que cela reste une tentation constante, après le nazisme ? Il faut en tout cas pouvoir contrôler l'indomptable, si la grande monade doit être compétente et compétitive. Tout doit être possible, sans reste, avec de l'ingéniosité. Mais justement la *domus* n'est pas assez ingénieuse, l'extermination trahit trop d'*hybris*, il faut opérer de façon plus rationnelle et plus ouverte. Plus opérationnelle, moins réactivement terrienne. Le secret ne doit pas entourer la destruction du secret. La communication et la culture accomplissent cette destruction, et beaucoup mieux. On analysera le timbre, on mettra en mémoire ses for-mants, on le reproduira à volonté, ça pourra servir. L'important n'est pas que le résultat soit un simulacre, la tragédie aussi l'était. L'important est de dominer, pas même : de traiter, tout ce qui était rebelle à la *domus*, autant que possible. Quant au reste, il est voué à l'extinction, dénié, *vernichtet*.

Et je voulais aussi dire ceci. — Eh bien, nous disons-nous (qui, nous ?), eh bien, du moins, dans le ghetto, nous continuerons. Autant qu'il est possible. Penser, écrire, c'est, à notre sens, porter témoignage pour le timbre secret. Que ce témoignage fasse œuvre et que cette œuvre, dans quelques cas, puisse, au prix de la pire méprise, du pire mépris, être placée sur les circuits de la mégapole médiatique, c'est inévitable, mais ce qui l'est aussi, c'est que l'œuvre ainsi promue soit redéfaite, déconstruite, désœuvrée,

déterritorialisée, par le travail de penser encore, et par la rencontre égarante d'une matière (avec l'aide, non de dieu ni du diable, mais du hasard). Témoignons du moins, et encore, et pour personne, de la pensée comme désastre, nomadisme, différence et désœuvrement. Faisons nos graffitis, à défaut de graver. — Cela semble d'une vraie gravité. Je me dis poutant : même celui qui continue à porter témoignage, et témoignage de ce qui est condamné, c'est qu'il n'est pas condamné, et qu'il survit à l'extermination de la souffrance. Qu'il n'a pas assez souffert, alors que la souffrance d'avoir à inscrire ce qui ne peut pas s'inscrire sans reste est par elle-même le seul témoignage grave. Le témoin du tort et de la souffrance qu'engendre le différend de la pensée avec ce qu'elle n'arrive pas à penser, ce témoin, l'écrivain, la mégapole veut bien de lui, son témoignage pourra servir. Attestés, la souffrance, l'indomptable sont comme déjà détruits. Je veux dire : en témoignant, on extermine aussi. Le témoin est un traître.